

**Colloque des Amis de la basilique de Paray,
7 octobre 2017**

Monachisme au féminin

Résumé des communications

- ⇒ Claude ANDRAULT-SCHMITT, **La pratique de l'espace architectural par les moniales du "désert" dans l'Aquitaine du nord : les exemples de Coyroux et Fontevraud (XII^e - XIII^e siècles)**

Les ordres monastiques rénovés apparus dans les années 1100 possèdent presque tous des branches féminines. L'architecture des établissements masculins est reconnue comme originale et souvent paradoxalement luxueuse. Qu'en est-il des monastères réservés à leurs consœurs ? Les deux exemples mis en exergue sont en bien des points opposés.

Par le statut tout d'abord. Coyroux est sous la coupe des cisterciens voisins d'Obazine, qui ont éloigné de façon autoritaire les deux maisons et ont patronné une pratique de la « stricte clôture » plutôt rare à l'époque. A Fontevraud les communautés sont au contraire contiguës et les frères sont soumis à l'autorité de l'abbesse, une « matrone » très active dans le siècle. Plus encore, cette hiérarchie entre hommes et femmes semble respectée dans le plus petit des prieurés fontevristes, encore que la notion de « prieuré-double » doive être nuancée à la lumière de la recherche récente.

Par les proportions ensuite. Coyroux est de taille très réduite malgré le nombre et le rang (aristocratique) de ses moniales.

Toutefois, il est une exigence qui associe les deux monastères, c'est la spécificité d'un partage de l'espace qui se déduit de l'impossibilité pour les femmes d'être les actrices de la liturgie. Les parcours sont particuliers, comme l'est parfois aussi la localisation des lieux « politiques » (salle capitulaire). On accordera évidemment une grande importance à la définition du « chœur » : grâce au mobilier, qui comprend stalles, clôtures et même sépultures, le lieu réservé à la communauté était parfaitement identifié dans la nef de chacune des abbaciales. Quelques comparaisons ibériques peuvent permettre de mieux visualiser ce paysage disparu.

- ⇒ Alexis GRELOIS, **Les moniales en Occident aux XI^e – XIII^e siècles**

La période féodale vit en Occident une multiplication sans précédent des établissements religieux ouverts aux femmes, alors que le monde monastique leur était resté relativement fermé auparavant. Si les ordres masculins comme Cluny ou Cîteaux accueillirent un nombre conséquent de dépendances féminines, la

période fut marquée par des expériences plus originales, comme les communautés mixtes de Sempringham en Angleterre, l'ordre de Fontevraud, dont l'abbesse dirigeait des milliers de religieuses et des centaines d'hommes, y compris des clercs, ou encore les branches féminines des ordres Mendiants. Cependant, malgré des figures célèbres comme Héloïse, Hildegarde de Bingen ou Claire d'Assise, les moniales restent méconnues. On se proposera ainsi de présenter quelques axes de recherche récents concernant leur vie spirituelle et matérielle.

⇒ Claus-Peter HAVERKAMP, **Hildegarde de Bingen et le chœur des sœurs**

Hildegarde de Bingen est une célèbre moniale qui vécut au XII^e siècle. Après avoir passé 40 ans dans l'abbaye de Disibodenberg, dont elle fut nommée abbesse, elle ira s'installer avec ses moniales sur le Rupertsberg, près de Bingen. Hildegarde a marqué son temps et a laissé dans l'histoire la mémoire d'une personnalité hors du commun, bien au-delà de son Allemagne natale.

On assiste depuis peu à une véritable redécouverte de cette grande mystique et visionnaire, notamment depuis qu'elle a été déclarée « docteur de l'Eglise » en 2012. Connue avant tout pour sa médecine, elle a aussi composé des chants de louange d'un genre révolutionnaire pour son époque.

Claus-Peter Haverkamp nous emmènera à la rencontre des grandes étapes de la vie de cette femme hors du commun. Il nous fera découvrir les différents volets de son œuvre : l'écriture, les visions et surtout la musique. C'est sur ce dernier point qu'il insistera particulièrement, car les chants d'Hildegarde n'auraient peut-être jamais existé sans l'influence de Cluny ...

⇒ Marie CHARBONNEL, **Lieux communs : deux modèles dévotionnels du monachisme féminin médiéval et leur pérennisation en France et en Europe centrale du XI^e au XIV^e siècle**

La contemplation et la prière sont au cœur du monachisme féminin médiéval. Celui-ci connaît de nombreux lieux communs dans les destinations de ces pratiques dévotionnelles, qui sont mis en texte et en image de manière récurrente quels que soient les ordres, la chronologie et les documents. Parmi ces lieux communs, l'union spirituelle à Dieu est de loin le plus représenté, ainsi que l'exemplarité de la virginité à travers la figure de la Vierge et des saintes vierges martyres. Cette intervention propose un panorama de ces mises en image et en texte à travers des exemples issus des cadres monumental et livresque, dans des aires chronologique et géographique larges, afin de prendre la mesure de la diffusion, de l'adoption et de la pérennisation de ces lieux communs dans l'espace et dans le temps.

⇒ **Élisabeth RUCHAUD, Liturgie pascale et drame liturgique en mouvement dans l'espace ecclésial monastique : abbayes ottoniennes de Gernrode et Essen**

Le mystère de la Passion et de la Résurrection du Christ au matin de Pâques est le point focal de l'année liturgique chrétienne et bénéficie, au sein du monde séculier aussi bien que régulier, d'une liturgie spécifique. Dans le monde monastique médiéval, la liturgie pascale et en particulier le drame liturgique de Pâques, fait office de représentation mnémonique de la Résurrection et son implantation dans le temps (du jeudi saint au matin de Pâques) et dans l'espace (à l'intérieur de l'église par la mise en place d'une liturgie stationnale) souligne la place particulière de l'évènement évangélique autour duquel l'année liturgique s'articule. Le drame liturgique est ainsi une re-présentation des évènements de la Passion qui se développent et évoluent dans un espace ecclésial transformé en *Memoria* de la Jérusalem terrestre, image (voire même relique) de l'histoire christique. La circulation dans et entre ces espaces devient alors elle-même liturgie et porteuse d'un sens théologique.

Dans le monde ottonien, héritier des traditions liturgiques et architecturales carolingiennes, le nombre de fondations de monastères féminins démontrent l'importance de tels ensembles au sein de la politique impériale. Ces grands complexes font l'objet d'une attention particulière quant à leur architecture et la liturgie qui s'y déroule. La Stiftskirche d'Essen (fondée en 845) ou encore celle de Gernrode (fondée en 961) illustrent la place et l'interaction des moniales (spectatrices ou actrices) au sein de la liturgie et en particulier du drame liturgique de Pâques. Dans l'abbatiale Saint-Cyriaque de Gernrode (Saxe-Anhalt) par exemple, l'existence d'une représentation monumentale de l'édicule du Saint-Sépulcre permet de restituer dans l'espace et dans le temps le déroulement de la liturgie pascale et en particulier de la découverte du tombeau vide au matin de Pâques connue à travers un processionnaire du début du XV^e siècle. De plus la riche iconographie développée dans et autour de l'édicule apporte un certain nombre d'informations non seulement sur la liturgie mais aussi sur le contenu théologique et eschatologique de l'évènement figuré.

⇒ **Nicolas REVEYRON, Les moniales dans leur église. Architecture du monachisme féminin.**

La pudeur et l'honnêteté imposent aux moniales, qui ne peuvent célébrer la messe, une séparation d'avec la communauté des prêtres qui desservent leur église, mais aussi, le cas échéant, d'avec les fidèles. Ce souci de séparation se manifeste d'abord dans l'organisation des circulations à l'intérieur de l'église : des portes, des couloirs (parfois surélevés) et des passages spécifiques permettent aux communautés, logées séparément, de ne pas se rencontrer ; parfois complexes, comme chez les dominicaines de Saint-Louis de Poissy (fin XIII^e) qui doivent accueillir dans leur église quatre autres groupes (les converses, des prêtres, des fidèles et la famille royale), ces formules d'organisation tirent parfois simplement parti de l'architecture de l'église, comme à la Sainte-Trinité de Marcigny, première

fondation féminine de Cluny (milieu XI^e). Il se manifeste ensuite dans des systèmes de barrières, les grandes grilles de métal de l'époque moderne, mais aussi les chancels, garde-corps, jubés et hauts retables du Moyen Age, conçus pour permettre aux moniales de voir l'action liturgique sans être vues ; dans les moments délicats où les prêtres et les moniales entrent en contact – communion, confession ... –, des installations spécifiques (le communal, par exemple) limitent rigoureusement les contacts. Il se manifeste enfin dans l'emplacement des espaces attribués aux femmes, qui est très variable selon les ordres ou les monastères : estrade, tribune, arrière-choeur, chapelle latérale ... Dans ces espaces, comme dans le sanctuaire lui-même, le mobilier liturgique, des autels aux retables et aux statues, offrent aussi une image fidèle de la spiritualité féminine.